

18. Oct. 1969

Des fleurs de gadoue

ÉDITORIAL

en bloc. Regardons : la Biennale de Paris est ouverte. Elle est réservée aux artistes de moins de 35 ans. Auprès de projets d'architectures, pétillants d'invention, et de peintures, jolies, sans plus, tout un bric-à-brac vous accable : d'objets cassés, de membres monstrueux, de momeries usées depuis vingt ans.

Il y a même un mur de graffiti. Ceux de Mai 68 avaient du lyrisme et de l'alacrité, ceux du métro sont mordants d'humour. Ici, il n'y a plus que singeries de tout cela, des murs sales — pour rien ; du procédé stérile. Ont-ils cru, vraiment, ces jeunes, comme le croit un critique en retard de deux guerres, que ce mélo-mélo minable, balbutiant, sans imagination, dynamitait l'art officiel ? « Sous les pavés, la plage. » Oui. Et sous la plage ? Cette gadoue ?

LES distributeurs automatiques de slogans moralisateurs auraient ici des réponses toutes prêtes. Je m'en méfie. Et tout autant des optimistes à tout crin, une fleur au chapeau, à la bouche une chanson, qui vous expliqueront que tout cela est maladif : « Allons la vie est belle, le monde est bon ! » Comme le gai M. Rubinstein, rose, riche et béni des dieux dont le film a un tel succès : je suis heu-r-r-reux !

Il y a du conformisme et de l'inconscience dans l'optimisme à tout prix. J'en vois autant dans le goût actuel du sale, du malheur, de l'infâme, et dans le commerce qu'on en fait. Comme il y eut un art rose saint-sulpicien, fadasse et sot, voici venu le masochisme saint-sulpicien, je veux dire : le rabâchage impuissant du noir, du souillé, de l'atroce, le manque

d'imagination au pouvoir, le procédé qui décapite l'inspiration.

Sommes-nous condamnés à rester piégés entre deux mensonges : le pessimisme ou l'optimisme, tous deux aussi banalement conformistes ?

NOUS pensons, avec Edgar Morin, « que la question de la révolution, c'est-à-dire la question de l'homme n'est réglée ni par le pessimisme ni par l'optimisme courants, nous sentons que nous devrions personnellement vivre avec plus d'amour... »

C'est vite dit. Et l'on n'ose plus prononcer un tel mot, amour, tant il a été usé, dénaturé, enniassé, appauvri, vidé.

Alors ?

Il ne reste plus qu'à reléguer le mot et la chose, comme enfantins et inefficaces ; ainsi cette intelligente chroniqueuse d'un grand hebdomadaire qui, cette semaine, parle du mariage et du divorce comme elle vous donnerait des conseils pour cuisiner des légumes surgelés.

Alors ?

Ici, je ne sais pourquoi le nom d'un paysan me vient sur les lèvres — peut-être à cause de la publication de ses lettres de famille (1) — Jean XXIII avait donné quelque chaleur à un monde qui grelottait. Et aujourd'hui ? J'entends parler de synodes, de commissions et de tendances qui s'affrontent. Où sont les messagers de la joie robuste, forté et vive ? Qui montrera que le bonheur peut être, aussi, et à nouveau, une idée neuve ?

Francis MAYOR ■

(1) Lettres à ma famille. Ed. du Cerf.